

Il a fallu leur faire voir l'administration de notre armée, notre tenue, notre dignité, notre éducation pour qu'ils comprennent que la France est tout le contraire de ce qu'ils connaissent d'elle par les échantillons que leur envoient notre commerce et notre gouvernement.

Avec tout cela je croyais n'avoir rien à vous dire et cependant j'ai rempli deux feuilles de papier. C'est sans doute parce que je suis dans un état de fureur perpétuelle de voir dilapider ainsi les fonds de la France, salir le nom français, et mon pays marcher dans une voie qui peut lui coûter bien cher.

Samedi prochain nous passons une grande revue à l'occasion de la fête de l'Empereur. Le maréchal va donner des décorations.

Je vous annonce sans grand plaisir que je suis nommé officier de la Légion d'honneur. Si on voulait en nommer, il fallait bien que le choix tombât sur moi, car ceux qui avaient seulement trois ans de grade de chevalier ont été nommés.

H. L.

XXVII

Mexico, le 8 septembre 1863.

Au milieu de la comédie qui se joue sous nos yeux, nous ne savons plus que penser, et nous restons dans la plus grande incertitude.

Comme vous le savez depuis longtemps, le maréchal Forey et M. de Saligny sont rappelés. Il paraît que l'Empereur a enfin compris toutes les fautes qui ont été faites ici, et qu'il veut y porter remède. Mieux vaut tard que jamais!

Le rappel de ces deux personnages a produit un très bon effet sur la population.

Je ne parle pas de l'armée parce que nous n'avons jamais cru que ce système de stupidités et de canilleries pouvait durer. Nous regrettons seulement que ces rappels se soient fait attendre aussi longtemps.

Mais actuellement voici ce qui se produit : le maréchal malgré sa vanité n'a pas tout à fait digéré la lettre élogieuse que lui écrivait l'Empereur pour le rappeler, et ce qui m'étonne c'est qu'il ait reconnu que son rappel est en effet une disgrâce. Aussi il ne peut l'avalier, et au lieu de remettre tout de suite le commandement au général Bazaine, comme cela était son devoir, il le conserve, s'appuyant sur une phrase de la lettre de l'Empereur dans laquelle il lui est dit de remettre le commandement quand il le jugera opportun.

Ceci est de la pure politesse, car il y avait en même temps une lettre officielle du ministre qui ne faisait pas de politesse, et que le maréchal Forey a mise dans sa poche, sans en parler au général Bazaine; dans cette lettre il lui était enjoint de remettre le commandement à ce dernier.

D'un autre côté, Saligny, dont le rappel précédait d'un courrier celui du maréchal, a dans le principe fait mettre en doute ce rappel. Le journal *l'Estafette*, rédigé par un monsieur tout à la dévotion et à la



solde de M. de Saligny, mêlé dans les sales affaires dont la légation française est le marché, remplit depuis un mois les colonnes de son journal des jérémiades que lui inspire le rappel de Saligny, « de cet homme indispensable qui par son intelligence, son énergie, son honorabilité, a forcé l'intervention à marcher dans la bonne voie », etc., etc.

Ce journal représente le parti des banquiers voleurs, des réactionnaires pourris que nous avons placés au pouvoir par l'influence salignyste.

Ils ont tous des intérêts communs qui consistent à faire payer au nouveau gouvernement des créances véreuses.

L'opération était très avancée, marchait fort bien, les pots-de-vin étaient convenus; Saligny avait déjà reçu des avances, lorsque tout à coup arrive son rappel!

Jugez quelle stupéfaction dans cette bande de canailles!

On vient trouver Saligny; il nie d'abord. Mais le fait est trop patent; il est ensuite obligé d'avouer la vérité à ses associés, et il leur fait voir que toutes leurs espérances sont renversées s'ils le laissent partir.

Que faire alors? Monter une cabale, remplir les journaux de lamentations sur le rappel de cet homme illustre, indispensable à l'organisation du Mexique, et faire faire des adresses à l'Empereur par le gouvernement de la régence, et par l'*ayuntamiento* de toutes les villes.

C'est ce qui a lieu en effet.

Mais on comprend que le maréchal Forey, entré en

aveugle dans ce complot dont il ne démêle pas les vils mobiles, ne peut indéfiniment retenir le commandement, qu'il sera obligé un beau jour de le donner au général Bazaine, et que celui-ci, chargé des pouvoirs politiques en même temps que des pouvoirs militaires, non seulement ne se servira pas de M. de Saligny, mais le forcera à se rembarquer pour être sûr qu'il ne le contrecarrera pas par des menées souterraines.

Aussi Saligny cherche-t-il à se prémunir contre ce danger.

Depuis quatre jours il s'est résigné à publier son rappel. Espérant toujours que les adresses qu'il fait envoyer à l'Empereur changeront la décision impériale, il fait savoir qu'il ne peut quitter le Mexique en ce moment, parce que non seulement il a mangé la plus grande partie de son patrimoine à représenter la France en ce pays, mais que de plus il a contracté cinquante mille francs de dettes; que, pour les payer, il a donné l'ordre de vendre les dernières terres qu'il a en Normandie, et qu'il attendra le résultat de cette vente.

Tout cela, je vous le répète, est pour gagner du temps, et tâcher de mener à fin toutes ses ignobles opérations. Mais il a beau faire, il faut bien que le maréchal Forey parte d'ici à un mois, et alors si le général Bazaine a un peu de vigueur, et qu'il tienne ses promesses, il saura bien faire embarquer de force M. de Saligny, et il fera bien, car s'il laissait ici cette vipère, il aurait à s'en repentir.

Le maréchal Forey en refusant de remettre tout de suite le commandement au général Bazaine se



sera montré jusqu'à la fin ce qu'il a toujours été, c'est-à-dire un homme nul et vaniteux. Il entrave ainsi les opérations à venir, attendu qu'il faut un temps matériel suffisant au général Bazaine pour préparer son expédition, et faire entrer la politique dans la nouvelle voie libérale. Ainsi M. Forey atteint l'apogée de sa réputation en retardant les opérations même par son départ.

Et dire qu'il est possible que l'on confie à un homme pareil un corps d'armée dans une guerre européenne!

Voilà où en arrive l'Empereur avec son favoritisme, et sa rage de mettre au sommet des dignités tous les hommes sans foi dont il s'est servi pour faire son coup d'État.

Heureusement pour nous autres militaires, il n'y a rien à dire sur la moralité du maréchal Forey, et les raisons que l'on voudrait donner au retard qu'il met à partir, à savoir que ses intérêts sont liés aux sales affaires de Saligny, sont autant de calomnies.

Je le répète, ce n'est qu'un homme nul et vaniteux qui, par suite de ces deux défauts, a mis la France et l'Empereur dans une fausse position, parce que nous commençons à voir que la guerre du Mexique était un des appoints de la guerre de Pologne.

Seulement, tous les retards dus à l'ineptie du maréchal Forey ont dû contrecarrer horriblement les projets de l'Empereur, qui lui aurait écrit très durement par ce dernier courrier, à lui, à M. de Saligny et à M. Budin, le chef de l'administration.

Le bruit court que Maximilien ne vient plus parce qu'on veut lui donner la couronne de Pologne.

Alors qu'allons-nous faire du Mexique? Pour lui-même son avenir m'intéressait peu; mais c'est que maintenant cet avenir est lié aux intérêts et à la politique de la France, et je crois que notre cher pays n'en recueillera que des déboires.

H. L.

## XXVIII

Mexico, le 23 septembre 1863.

Le maréchal et M. de Saligny ne veulent toujours pas partir. Ce dernier s'est fait voter comme récompense nationale 100,000 piastres (537,000 francs) par l'assemblée des notables. Le gouvernement de la régence n'a pas encore ratifié, mais on dit qu'il est disposé à le faire. En conséquence, cette récompense nationale sera payée sur les fonds que nous avons prêtés à la régence pour pouvoir marcher.

C'est assez curieux, comme vous voyez.

Il paraît que le général Bazaine aurait été trouver Almonte pour lui dire que la régence n'avait pas le droit de disposer ainsi de l'argent prêté au Mexique par la France. Almonte aurait répondu que la régence est souveraine, et que par conséquent elle est libre de faire ce qu'elle veut.

Si seulement le maréchal était parti, peut-être le



général Bazaine empêcherait-il cette nouvelle indélicatesse de Saligny qui demande l'aumône comme un misérable qu'il est.

Quelle opinion voulez-vous qu'on ait de la France lorsqu'on la voit représentée de cette manière ?

Le courrier du commerce a apporté, assure-t-on, la nouvelle que Maximilien ne consent à venir que quand tout le pays sera pacifié, et qu'il y aura eu en sa faveur un vote universel.

Alors nous en avons pour longtemps sans revoir la France.

Avec l'entêtement du maréchal qui ne veut pas partir, et qui ne veut rien faire, nous perdons un temps précieux dont les libéraux ont déjà profité pour se réorganiser. Maintenant ils deviennent agressifs. A chaque instant nous avons de petits combats dans lesquels ils sont battus, bien entendu, quand ils s'adressent à nous. Mais il n'en est pas de même lorsqu'ils s'adressent à l'armée mexicaine, notre alliée.

Dernièrement ils sont venus attaquer Iguala où était une division tout entière. Au moment de l'attaque une compagnie qui venait d'être habillée par nous a passé à l'ennemi au grand complet ; le reste de la division a pris honteusement la fuite sans tirer un seul coup de fusil. Voilà comment se conduit l'armée mexicaine, et il en sera toujours ainsi tant qu'on ne l'organisera pas à la française, avec des chefs français.

La morale de la chose est que nous sommes dans un fier pétrin dont nous ne pouvons sortir qu'avec beaucoup de vigueur, beaucoup de promptitude dans

nos mouvements militaires, et surtout en changeant de ligne de conduite, en lâchant le parti prêtre pour le parti libéral.

Espérons que le général Bazaine a reçu des instructions dans ce sens, et qu'il tiendra ce que l'on attend de lui.

Il n'est pas encore question de notre départ pour l'intérieur. Le maréchal veut encore attendre le courrier anglais avant de s'en aller, de sorte que nous ne pourrions pas nous mettre en marche avant le 10 ou le 15 octobre.

Personnellement ce retard ne me contrarie pas trop, parce qu'il est arrivé un affreux accident à mon beau cheval arabe. Il a été piqué par un scorpion ; à la suite de cette piqure, il a eu la gangrène, une résorption purulente, et pendant huit jours on l'a cru perdu ; cependant il va mieux, mais il a une plaie horrible, et est dans un état de maigreur qui fait peine à voir. Le vétérinaire me fait espérer que dans vingt jours il sera en état de marcher, et que je pourrai l'emmener avec moi. J'en doute beaucoup, et je vais me décider à en acheter un autre.

Ma caisse n'est pas retrouvée, et je commence à être joliment au bout de mes effets ; néanmoins je ne veux rien me faire faire ; je m'habillerai de cuir pour aller à l'intérieur, et je conserverai ma bonne tunique et un pantalon seulement, pour faire le beau dans les villes.

Du moment que je ne vous parle pas de ma santé, c'est qu'elle est toujours excellente.

Nous sommes maintenant obligés de prendre des précautions contre le froid, car depuis trois jours



nous avons un temps du mois de novembre en France, et le ciel est couvert et triste au possible.

Heureusement pour nous distraire nous avons demain un grand bal chez le maréchal; j'y ai fait inviter une famille charmante chez laquelle je vais souvent. Il y a quelques jours j'y ai déjeuné; vous ne pouvez vous faire une idée de ce festin, les noces de Gamache ne sont rien en comparaison: il y avait des plats à l'infini, des vins de toutes les couleurs, et on faisait tant d'instances qu'il fallait absolument manger de tout. J'ai eu beau me défendre, il m'a fallu céder aux enjôlements de quatre charmantes jeunes filles et de leur mère, et absorber tout ce qu'il leur plaisait de mettre sur mon assiette.

H. L.

XXIX

Mexico, le 8 octobre 1863.

Ainsi que je m'y attendais, je n'ai pas été nommé chef d'escadrons. Le maréchal a trompé toutes les prévisions en portant son choix sur un capitaine qui était le dernier auquel on pouvait penser, qui ne figurait même pas au tableau d'avancement, et qu'il a envoyé en France après la prise de Puebla.

Croyez bien que je ne suis pas découragé; je suis

heureux et ne regrette rien devant toutes les sympathies de mes camarades: elles sont unanimes; même des officiers qui ne me connaissaient pas sont venus me faire leurs compliments de condoléance.

Le maréchal est enfin parti dimanche dernier, après nous avoir fait des discours dans le même style que ses ordres. Tout le monde est resté très calme et très froid devant ses protestations d'affection.

On lui a rendu les honneurs réglementaires; on l'a reconduit jusqu'à un kilomètre hors de la ville. Là nous avons fait demi-tour, et lui a continué son chemin.

Il a dû voir qu'il partait peu chargé des sympathies du corps expéditionnaire qu'il a découragé par les dernières nominations qu'il a faites, car les autres armes, l'infanterie surtout, ont aussi été victimes de sa partialité.

Heureusement nous allons bientôt partir pour l'intérieur, d'après ce que l'on dit, et alors les distractions et les travaux de la marche, les émotions des petits combats que nous aurons encore, nous rendront à nous-mêmes, et nous feront vite oublier nos déboires.

Ici, personne ne sait plus où on en est. Le bruit que Maximilien n'accepte pas la couronne prend de plus en plus de consistance. Français et Mexicains sont dans la plus grande indécision. On se demande ce que l'on va faire du Mexique. Jusqu'à présent le général Bazaine a été impénétrable sur la ligne de conduite qu'il va suivre. Sa position est bien difficile, car il ne peut renverser le gouvernement de la



régence qui sera toujours une barrière infranchissable entre les libéraux et nous.

D'un autre côté nous sommes trop peu nombreux pour pouvoir occuper tout le pays.

Il faut faire abstraction de l'armée mexicaine alliée, qui continue à désertir par compagnies entières.

Tant qu'on n'arrivera pas à lui donner une organisation française, ce sera plutôt un embarras qu'une aide, et cependant cette armée nous coûte assez cher.

Ce qui nous paraît malheureusement certain, c'est que nous sommes ici pour longtemps, et que nous ne voyons pas le moyen d'en sortir.

Adieu, mes chers parents, je vous embrasse de tout mon cœur, et vous charge d'être mon interprète auprès de tous nos amis. Encore une fois soyez raisonnables, faites comme moi et acceptez les choses telles qu'elles sont.

H. L.

XXX

Mexico, le 24 octobre 1863.

La question du Mexique est plus embrouillée que jamais, et nous n'y comprenons absolument plus rien.

La régence est en révolte contre nos idées et nos intentions. Elle ne veut à toute force pas rapporter le décret sur le séquestre. De plus elle va promulguer un nouveau décret pour mettre les prêtres hors la loi commune, et les rendre seulement justiciables de leurs pairs, d'après la loi canonique.

On n'a pas idée d'un entêtement et d'un aveuglement pareils.

Le général Bazaine ne sait que faire. Le seul moyen serait de déclarer l'état de siège, et de mettre la régence à la porte; mais c'est un moyen extrême, et je comprends qu'il n'ose pas l'employer.

Les mesures radicales ne sont pas, du reste, dans son caractère, qui est peut-être empreint de faiblesse. Il ménage trop la chèvre et le chou.

Il paraît qu'il aurait dit ces jours derniers que s'il voulait il aurait bientôt éclairé la situation, mais qu'il n'osait le faire parce qu'il n'avait reçu de Paris aucune instruction, et qu'il croyait qu'on voulait laisser les choses dans l'obscurité. Pour mon compte, je ne crois pas à ce cancan, et je suis convaincu, au contraire, que l'Empereur voudrait bien avoir une solution à annoncer aux Chambres. Le doute dans lequel on se trouve nous fait le plus grand tort.

Les guérilleros se montrent de nouveau partout; il y a une quinzaine de jours, à six kilomètres de Vera-Cruz, il ont enlevé les rails du chemin de fer, et ont fait feu sur le convoi qui a déraillé. Mon ami Ligier, qui venait d'être nommé chef de bataillon à la légion étrangère, se trouvait dans le train; il a reçu trois balles et est mort.



Dans le Nord, on dit que les libéraux réunissent leurs troupes, et veulent s'opposer à nos excursions. Je ne crois malheureusement pas à cette nouvelle; les libéraux, plutôt que de nous attendre en rase campagne, fuiront toujours devant nous; seulement ils nous harcèleront continuellement et couperont nos communications.

J'ai peu de confiance dans les résultats de l'entreprise que nous allons tenter. La première colonne de notre division est partie hier; elle s'arrête à Tepiji, à quinze lieues d'ici, sur la route de Queretaro. Dans huit ou dix jours au plus tard, nous allons la rejoindre avec le reste de la division. Nous irons tous ensemble à Queretaro qui est à cinquante-quatre lieues de Mexico. Nous y serons du 12 au 15 du mois prochain, et nous attendrons le général en chef.

Il est probable que nous pousserons alors à Guanajuato et à San Luis.

Serons-nous plus avancés là qu'ici? J'en doute!

La morale de la chose, c'est que nous ne voyons pas le moyen de sortir du Mexique; plus nous allons et plus la question s'embrouille et devient difficile.

Mon cheval est sauvé; je pourrai l'emmener, et j'espère pouvoir le monter dans un mois.

On m'a écrit d'Orizaba que ma caisse est retrouvée, et qu'on me l'enverra par la première occasion; peut-être le convoi qui arrivera demain me l'apportera-t-il. J'ai donc été bien inspiré en ne me faisant pas faire d'effets.

H. L.

XXXI

Mexico, le 8 novembre 1863.

Nous partons demain matin, et je n'ai que quelques minutes à vous donner, car j'ai encore tous mes préparatifs de départ à faire.

Nous allons à Queretaro avec notre division tout entière.

Le général Bazaine avec la première division se dirige vers l'ouest.

Nous ne savons nullement ce que nous allons faire, ni jusqu'où nous irons. Il est cependant probable que, tout en prenant des chemins différents, nous nous réunirons quelque part, car nous emmenons avec nous le matériel de siège, le parc du génie, et le parc d'artillerie de toute l'armée.

Je ne crois ni à de nouveaux sièges, ni à de grands combats; nous aurons tout au plus de petites escarmouches d'avant-garde, et je suis sûr que nous entrerons dans toutes les villes sans coup férir.

Lorsque vous recevrez cette lettre, vous apprendrez par les journaux les résultats de la lutte entre le général en chef et la régence. Le général Bazaine, s'appuyant sur les ordres de l'Empereur, a forcé la main à Almonte et à Salas qui se sont résignés à



rapporter le décret sur le séquestre, et à en rendre un autre pour rassurer les acquéreurs des biens du clergé et les possesseurs de *pajaros*. On appelle ainsi les assignats émis par l'ancien gouvernement sur les biens non encore vendus.

L'archevêque n'a pas voulu s'associer à ces mesures, et a protesté dans le *Journal officiel*, donnant pour raison qu'il ne peut aller contre les ordres du Pape.

Vous voyez que la cour de Rome nous est un obstacle jusqu'au Mexique.

Ces décrets bien que rendus ne sont pas exécutés, et les individus auxquels on avait fait l'application du séquestre n'ont encore pu rentrer en possession de leurs biens.

Toutes ces luttes, bien que leur dernier résultat ait produit une impression favorable à l'intervention, tiennent néanmoins les populations dans l'incertitude, et il est fort à désirer que Maximilien arrive pour annihiler la régence. Si on le voit marcher franchement dans les voies de l'intervention, je ne doute pas de l'adhésion de la plus grande partie du pays. C'est le plus sûr moyen de pacifier le Mexique, ce qui ne veut pas dire que nous allons bientôt rentrer. Je crois au contraire que pas un homme ne sortira d'ici avant la fin de l'année prochaine.

Nous craignons beaucoup que le général Douay ne soit nommé gouverneur des provinces du Nord; dans ce cas nous sommes de ce côté pour un temps indéfini. Ce ne sera pas amusant, car il paraît que, Guadalajara exceptée, toutes les villes de cette région sont bien tristes.

Pour mon compte cela m'est indifférent; le temps passera aussi bien ici que là et nous amènera toujours à l'époque de la rentrée et au bonheur de vous revoir.

H. L.

XXXII

Queretaro, le 22 novembre 1863.

Par le courrier j'ai reçu dix lettres, de vous, d'un de mes anciens généraux et de mes amis; j'en ai eu pour deux jours à lire, et j'ai été bien heureux.

Après avoir tant désiré quitter Mexico, j'ai regretté de partir, lorsque le moment est arrivé. Je m'étais créé un cercle de relations fort agréables; la famille dont je crois vous avoir parlé dans une de mes précédentes lettres est vraiment charmante, et me témoignait beaucoup d'affection. Maintenant que nous sommes en route depuis douze jours, les occupations, la marche, les distractions effacent les regrets, et me rendent tout à moi-même.

Nous sommes à Queretaro depuis trois jours; nous y sommes arrivés sans coup férir. L'ennemi recule au fur et à mesure que nous avançons. Seulement, comme nous sommes obligés de garder notre ligne, nous nous affaiblissons toujours en avançant, et si nous marchons encore quelque temps le général de division n'aura plus avec lui que son état-major.



Nous avons été très bien reçus par la population de Queretaro : c'est la seule ville qui jusqu'à présent nous ait fait bon accueil.

Trois jours avant notre arrivée les libéraux avaient abandonné Queretaro, n'y laissant qu'une bande de cinq cents cavaliers qui inspiraient la terreur par leurs menaces de pillage et d'incendie. C'est cette circonstance qui a pressé notre marche, et nous a fait franchir en neuf jours la distance de cinquante-quatre lieues qui sépare Mexico de Queretaro.

La veille de notre arrivée nous avons appris un triste événement.

Comonfort, venant de San Luis, se rendait à Queretaro; en route il apprend que cette dernière place est évacuée par les siens. Il change alors de direction, gagne sur la droite, pour se porter sur Celaya où sont réunies toutes les forces libérales. A quatre lieues de Celaya son escorte, forte de cent hommes, est attaquée par une bande de brigands; dans cette rencontre l'escorte prend la fuite, et Comonfort est tué avec dix de ses officiers. On n'est pas encore bien fixé sur le nom de cette bande. Les uns disent que ce sont des brigands travaillant pour leur compte en dehors de tout parti; d'autres croient plutôt, et je suis de leur avis, que ce sont des brigands nos alliés. Tristes alliés!

Quoi qu'il en soit, mon opinion est que la mort de Comonfort est un fait très regrettable, car il était du petit nombre des Mexicains que l'on n'accusait pas de concussion. Il jouissait d'une très grande influence, et si, comme on l'assure, il avait l'intention de se rallier à l'intervention, il aurait entraîné tout son parti.

Les journaux nous ont apporté la nouvelle de l'acceptation de Maximilien qui à nos yeux équivaut à un refus, car nous sommes trop peu nombreux pour avoir la prétention d'occuper tout le pays, de le pacifier, et de le faire voter même avec un semblant de régularité.

Le grand malheur est qu'il n'y a pas un drapeau auquel les Mexicains *juste milieu* puissent se rallier.

La régence est détestée, et d'autre part les Mexicains ne peuvent se rallier au général Bazaine qui n'a aucun caractère officiel à cet égard.

La présence de Maximilien aurait un très grand poids, et j'estime que les gens indécis se jetteraient dans ses bras, surtout s'il lâchait le parti réactionnaire pour se rapprocher du parti libéral.

Quoi qu'il en soit, plus nous allons, et plus tout se complique; si Maximilien ne vient pas bientôt, il manque peut-être l'occasion, et alors nous n'osons plus fixer de limites à notre séjour en ce pays, car la France est obligée d'en faire la conquête, ou du moins de l'occuper indéfiniment.

Vous recevrez cette lettre, si elle vous arrive, juste le 1<sup>er</sup> janvier pour vous porter mes vœux de bonne année; le plus ardent que je forme est que vous preniez en patience le temps de notre séparation, qui, je le crains fort, est encore d'un an au minimum. Je dis : si cette lettre vous arrive, parce qu'elle va partir par la diligence qui n'est pas escortée. Or, d'ici à Mexico la diligence est dévalisée en moyenne cinq fois sur six, et il est possible que les bandits, qui habituellement respectent les dépêches, s'en emparent cette fois.



Si par bonheur vous recevez cette lettre, ne vous étonnez pas si d'autres ne vous parviennent point, comme c'est probable, car plus nous nous avançons vers le Nord, plus les diligences sont arrêtées et dévalisées.

Nous attendons le général en chef avec le reste de nos forces disponibles vers le 25 ou le 26. Nous nous mettrons alors en route pour Guanajuato et probablement San Luis. Nous n'aurons pas, je crois, le plus petit combat à espérer.

On m'apprend à l'instant que l'archevêque a donné sa démission de la régence.

Adieu, je vous embrasse et suis toujours bien à vous.

H. L.

XXXIII

Celaya, le 4 décembre 1863.

Vos lettres du 31 octobre me sont arrivées hier; jamais je n'avais reçu de vos nouvelles aussi promptement.

Si mes lettres vous apportent une grande joie, il en est de même des vôtres, je vous assure; apprendre que vous allez bien, que vous prenez bravement votre parti de mon absence, est pour moi un bonheur

qui me fait bien vite oublier tous les ennuis que j'ai eus. Du reste j'en ai complètement fini avec les regrets et le souvenir des déboires.

Depuis que nous sommes en route, je me retrouve dans mon élément, j'ai repris mon activité, et j'oublie tout le reste.

Nous sommes arrivés avant-hier à Celaya, où le général en chef nous a rejoints avec une autre colonne venant du côté de Morelia. C'est ici que le pauvre général Bazaine a appris la mort de sa femme. Vous pouvez vous faire l'idée de son chagrin, lui qui ne vivait que pour sa femme et qui reportait tout à elle. Il paraît qu'il est dans un état de prostration inexprimable.

Aujourd'hui, à huit heures du matin, il a assisté avec ses officiers seulement à un service funèbre. De notre côté nous avons fait dire par notre aumônier une messe à laquelle nous avons invité tous les officiers de la colonne.

C'est en rentrant de cette cérémonie que je vous écris à la hâte, car je n'ai que quelques minutes à vous consacrer. Nous partons demain, nous avons beaucoup à faire, et il faut que les lettres soient à la poste à trois heures.

Nous sommes venus en deux jours de Queretaro à Celaya. Selon son habitude, l'ennemi se retire toujours devant nous. Il paraît qu'il se concentre à Salamanca, et sur un autre point plus au nord, mais je suis sûr que là pas plus qu'ailleurs il ne nous attendra.

Demain nous partons pour Guanajuato où nous serons au bout de cinq jours de marche; là nous



attendrons de nouveaux ordres du général en chef qui n'a pas encore fait connaître ses intentions : peut-être viendra-t-il nous rejoindre, peut-être ira-t-il dissiper le rassemblement de Salamanca.

Notre situation ici semble toujours inextricable. La réponse si peu catégorique de Maximilien a produit très mauvais effet, et a augmenté l'indécision de tout le monde.

Il paraît en outre que M. Escandon, membre de la commission qui a été offrir la couronne à l'archiduc, aurait écrit à sa famille que son avis à lui, d'après une conversation qu'il aurait eue avec Maximilien, était qu'il n'accepterait pas.

Néanmoins nous poursuivons toujours nos opérations ; puisque Maximilien veut des votes, nous allons aller dans toutes les capitales d'États. Nous sommes en tout encore à peu près dix mille hommes. Après Guanajuato, nous irons probablement à San Luis et à Guadalajara.

Le bruit court en ce moment que Vidaurri, le président des États de Nuovo Léon et de Monterey, se serait prononcé pour nous et aurait déclaré la guerre à Juarez.

Si cela pouvait être, ce serait pour nous un immense avantage, dans ce sens que nous ne serions pas obligés de nous rendre dans ses capitales, et qu'ensuite il pourrait aller lui-même à San Luis.

Il paraît certain que Comonfort avait l'intention de se rallier à nous. Comme je vous le disais dans ma dernière lettre, sa mort est pour nous un malheur.

On parle aussi de l'intention qu'aurait Doblado

d'abandonner Juarez, et on dit qu'il y a des relations établies entre lui et le général en chef. Cela peut être, cependant je ne vois pas trop pourquoi Doblado se rallierait maintenant. Si Maximilien était là, ce serait autre chose ; sa présence nous éviterait très certainement toutes ces grandes courses que nous sommes obligés de faire à travers cet immense pays.

Le général Bazaine, au point de vue des opérations militaires, donne raison à tous ceux qui avaient confiance en lui. Quant aux menées politiques, il n'a rien laissé transpirer, et cela avec grande raison, les choses ne pouvant réussir qu'avec le secret le plus absolu.

Avant de quitter Mexico, il a eu une longue conférence avec M. de Saligny, qui toujours ne veut pas partir, et prend pour prétexte son prochain mariage. Il paraît que le général Bazaine, malgré les ordres qu'il avait reçus d'éloigner ce personnage, aurait consenti à fermer les yeux, et à le laisser à Mexico, à la condition qu'il ne se mêlerait plus de politique.

Mais par le dernier courrier arrivé hier, l'Empereur aurait écrit au général en chef de faire embarquer M. de Saligny pour la France ; le général est déclaré responsable de l'exécution de cet ordre.

Ceci nous prouve que ce pauvre Empereur comprend enfin qu'il a été trompé.

Nous espérons qu'il est aujourd'hui suffisamment renseigné pour savoir que la seule manière de donner une solution à la question du Mexique est de forcer la main à Maximilien, et de l'envoyer ici immédiatement.